

Lacan Quotidien



N° 804 – Lundi 3 décembre 2018 – 07 h 19 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Tranchant

EN AVANT

L'inconscient et le cerveau : rien en commun
par Yves Vanderveken

Vers PIPOL 9

Candide aux Cordeliers par Pierre Sidon

LECTURES

***Les séries, la crise, le monde, les femmes* de Gérard Wajcman**
par France Jaigu

L'inconscient et le cerveau : rien en commun

par Yves Vanderveken

Les 13-14 juillet prochains, nous nous réunirons à Bruxelles pour PIPOL 9, V^e Congrès européen de psychanalyse organisé par l'EuroFédération de Psychanalyse (EFP) sous le titre : « L'inconscient et le cerveau : rien en commun ». Yves Vanderveken, directeur du congrès, a donné à El Psicoanálisis une interview. Lacan Quotidien en publie la traduction.*

El Psicoanálisis — Pourriez-vous expliquer brièvement la force de cette affirmation « rien en commun » lorsque d'autres courants de la psychanalyse semblent miser sur une confluence ?

Y. Vanderveken — Si nous nous fions à l'expérience même de cette pratique à nulle autre pareille qu'est la psychanalyse, cette thèse « L'inconscient et le cerveau, rien en commun » est d'évidence. Nous n'avons pas le choix si nous voulons préserver le soc tranchant de sa vérité – pour reprendre une expression de Jacques Lacan dans sa profonde et continue relecture freudienne. Toute autre voie conduira à sa disparition ou au ravalement, maintes fois prévenu et combattu par Lacan, de la psychanalyse au rang d'un psychologisme, aujourd'hui revigoré par les cautions dites scientifiques, par les habits scientifiques, dont il se pare.

Nier avec passion la subversion de la découverte freudienne n'est pas l'apanage de ceux qui choisissent de l'ignorer. Ce penchant habite aussi ceux qui peuvent s'en réclamer. Ce n'est pas nouveau – là aussi, Lacan l'a régulièrement démontré. Il prend aujourd'hui des atours nouveaux avec le développement des progrès techniques de l'imagerie médicale, particulièrement cérébrale, mais c'est la poursuite, avec une puissance renouvelée par ce support, de la déviation postfreudienne de l'*ego psychology*, que Lacan a rectifiée par son enseignement. Il suffit d'écouter ou de lire ceux qui prônent un rapprochement entre la psychanalyse et les neurosciences, ou qui pensent voir se confirmer l'hypothèse de l'inconscient par et dans l'activité cérébrale, pour saisir immédiatement qu'ils ont une conception de l'inconscient qui le réduit au non-conscient : ce n'est pas la conception de Freud, pas celle de Lacan, absolument pas.

Le mot même d'inconscient prête le flanc à cette confusion, Lacan a pu le regretter.



Le non-conscient n'est pas le réel de l'inconscient que rencontre tous les jours la pratique de la psychanalyse, mais sa négation. C'est une tentative d'en revenir au Freud neurologue, avant qu'il n'invente la psychanalyse et ne découvre son objet. C'est flagrant dans la passion retrouvée des tenants d'une confluence entre le neuro-paradigme et la psychanalyse pour les phénomènes de mémoire : ils croient y cerner l'inconscient à nouveaux frais. Leur paradigme de recherche devient alors le syndrome dit d'Alzheimer ou encore la déclinaison des atteintes neurologiques, y compris pour la névrose et le refoulement ! Des psychanalystes frayent avec ces hypothèses – et vont même jusqu'à faire de l'expérimentation en séances (oui !) – tout à l'idée de confondre l'inconscient avec une mémoire... oubliée, cachée, enfouie – réduction que Lacan a aussi démontée.

— *Leur thèse de base est que la perception laisse une empreinte psychique, mais aussi une empreinte neuronale qui, modifiée par la plasticité neuronale, interroge la fixité de la détermination classique et permet ainsi de montrer la singularité de chaque sujet dans cette double inscription. Mais peut-on dire que c'est le même sujet que celui de la psychanalyse ?*

— C'est un point clé. Quand, dans cette thèse, l'inconscient n'est pas réduit à une mémoire oubliée ou à une activité non consciente, il est alors rapproché de l'empreinte psychique – empreinte laissée par une quelconque rencontre qui aurait fait trace ou trauma. Et on cherche, à proprement parler, la trace d'une image qui rendrait compte d'une perturbation dans l'activité neuronale que cette rencontre aurait laissée. On proclame alors, par le biais de la plasticité neuronale, la réconciliation effectuée, probable ou possible – dans un an, dix ans, un siècle, une éternité... le cerveau est fort complexe, nous rappelle-t-on – entre l'organique, l'environnement et le *à nul autre pareil* de chaque individu. Si j'utilise ici le terme d'individu, c'est pour indiquer, comme vous le suggérez, que cela n'a *rien en commun* avec la dimension du sujet que l'expérience d'une psychanalyse isole.

De quelle sorte de rencontre s'agit-il ? Celle isolée dans le registre du neuro-paradigme et celle dont les sujets témoignent dans leur adresse à la psychanalyse n'ont, là encore, *rien en commun*. L'une est même la négation de l'autre.

— *Lorsqu'une personne s'adresse à un psychanalyste, elle fait souvent part d'une expérience qui laisse sans aucun doute une trace, mais entre cet Autre et notre réponse, il y a toujours un laps de temps. Quelle est l'importance, pour nous analystes, de cet intervalle ?*

— Cernons cet intervalle que vous évoquez par un biais latéral. De quel ordre est-il ? La psychanalyse a un objet qui rompt tout lien de type *cause-effet*. La causalité de la psychanalyse est autre et comporte une dimension de faille. C'est cette faille, faille du et dans le sujet, qui tend à être toujours niée ou recouverte. Cette division du sujet, comme Lacan l'appréhende, tient à ce qu'Éric Laurent nomme « l'opposition freudienne entre le principe de plaisir et son au-delà de jouissance » (1). Voilà ce que la psychanalyse formalise, à partir de l'expérience des sujets qui s'adressent à elle. Cette faille constitue le réel qui insiste et dont les formations de l'inconscient témoignent.

L'inconscient, c'est cette insistance, c'est le retour qui fait irruption – aux dépens de l'individu lui-même qui s'imagine maître de son corps –, retour de quoi ? Certes d'une rencontre, mais d'une rencontre manquée. Celle avec une jouissance qui, de structure, ne convient pas, qui dérange le corps et trouve sa modalité singulière dans une rencontre

mystérieuse : l'impact du langage sur le corps propre à chaque un. C'est une rencontre avec une jouissance dysfonctionnelle, qui pour être du corps, ne relève pourtant d'aucune représentation ou « d'idée de soi ». Elle est précisément, de s'inscrire du corps et de ses objets pulsionnels, ce qui vide l'individu de toute représentation de soi. Elle produit le sujet non pas comme identique à lui-même, mais comme absence, comme trou. Dans cette jouissance mystérieuse qui insiste, l'individu est étranger à lui-même, ne s'y reconnaît pas et rencontre là son inconsistance mentale. Si elle est « corporelle », elle ne relève pourtant pas du corps de l'individu et de l'image qu'il s'en est construit. Elle est hors du corps de cette image et peine à se stabiliser. L'individu s'épuise à la rejoindre et à la rattraper.



— *Le neuro s'impose dans de nombreux domaines de la vie : économie, bien-être social, apprentissage et bien sûr santé mentale. Sa justification est la croyance en une causalité génétique et/ou neurologique. Que propose la psychanalyse devant ces neuro-identités qui injectent un sens dans de nombreuses vies et notamment dans celles des personnes désorientées ?*

— Ce sont effectivement des tentatives de fournir de nouvelles identités... pour quelque chose qui justement échappe à toute représentation. Le moi a été isolé par Lacan comme une instance imaginaire, où le sujet imagine retrouver maîtrise et consistance du corps dans une image de l'Autre. La psychanalyse en isole la puissance certes « identitaire », mais aussi mortifère – celle où le sujet se trouve ni plus ni moins aliéné et déchaîne sa passion de haine et de destruction de l'autre. C'est justement contre le retour du réel de la jouissance dénié que le moi vient se fracasser ou se trouve parasité par l'inconscient.

Il y a pour le sujet parlant un hiatus dans le rapport au corps, qui ne répond d'aucun programme, ni déterminisme ni instinct. La nécessité d'en passer par la relation à l'Autre et donc par le langage le « dénature » d'emblée. Le neuro-paradigme – comme le moi – recourt « à l'image du corps pour mieux en faire disparaître le réel de la jouissance » (2), selon l'expression d'Éric Laurent. Il « consiste à proposer l'identification de l'être parlant à son organisme », sur le modèle de la machine ou de l'algorithme dont le cerveau constituerait l'alpha et l'oméga.

Cette idée relève paradoxalement du « mental » et non du corporel. Elle loge donc l'unification du corps dans le mental. C'est à proprement parler l'opération du stade du miroir, qui s'éclairerait ainsi de la nouvelle puissance de... l'imagerie médicale. C'est un retour en force de l'imaginarisation du réel. La psychanalyse, par son expérience même, en connaît les effets délétères et aliénants.

Là où l'individu moderne croit trouver une réponse à la question de son être, il s'en trouvera, par la technique et le calcul, toujours plus serf et... *machinisé*. Le symptôme, qu'il soit individuel ou social, le sait ; plutôt, il le dit.

— Vous avez indiqué, citant Jacques-Alain Miller, que le symptôme est le signe d'« une “révolte des désirs” contre la “routine sociale” » (3). Pourtant tout indique une augmentation du conformisme social et la promotion d'une volonté d'unification exclusif chaque jour davantage d'êtres humains. Tout coïncide avec le gouvernement des algorithmes dans lesquels les sciences cognitives semblent dominer. Où trouver alors ce symptôme ?

— Je viens en partie d'anticiper votre question. L'individu tente par tous les moyens de rattraper ce que nous nommons avec Lacan la jouissance, qui fuit du corps. C'est une tentative de maîtrise. Nous rencontrons, par la science, par ses développements considérables et avec sa puissance de calcul qui atteindra des potentialités inégalées, une nouvelle acmé de ce projet qui sied aux maîtres d'aujourd'hui et convient à la gestion des populations. Ce n'est pas pour rien, que le neuro-paradigme séduit aussi les individus et les peuples. Il puise son fond de séduction sur une promesse de réconciliation, de guérison avec rééducation de ce qui fonde, certes, le malaise propre à l'humain dans la civilisation, mais aussi sa singularité. D'où l'angoisse produite chez d'aucuns qui y anticipent la fin de l'humanité. La bataille sera rude, et intéressante.

Nous connaissons, en tant que psychanalystes, la puissance d'opposition, de rébellion du symptôme. Nous verrons ce que cela donnera. La psychanalyse sera à même de l'interpréter et de relever les formes qu'il prendra. Je cite à nouveau É. Laurent : « Le choix s'ouvre entre le conformisme comme oubli de soi ou la sauvegarde de la singularité » (4).



— Nos prochaines journées de l'ELP, à Barcelone, sont intitulées « Voulez-vous ce que vous désirez ? Les excentricités du désir, les perturbations de la jouissance ». Pour les neurosciences, le désir se réduit à la dopamine, dont la libération produit du plaisir en anticipant les réalisations, comme l'illustre le succès des likes sur les réseaux sociaux. En quoi notre idée du désir serait-elle différente ?

— Excentricités, perturbations : bons mots pour cette jouissance qui ne se laisse représenter, et dont les projets de maîtrise pullulent, se déclinent à l'envi, toujours dans des dimensions totalisantes. Le cognitivisme n'est qu'un parent pauvre de ce plan, un accident de l'histoire, ce qui n'en exclut pas la puissance de nuisance. Il éclot comme bras éducatif au service du signifiant-maître de la production qui a maintenant pris les commandes à l'échelle mondiale. Promesse de rentrer – au plus vite (en quelques séances !) – dans le rang de la chaîne de production.

L'expérience du psychanalyste démontre que la rencontre avec la jouissance et les manifestations du désir, si elle produit peut-être de la dopamine, n'en relève pas moins de la contingence absolue. Cette rencontre, toujours singulière, ne répond à aucun modèle et l'invention y est de mise.

Dans le registre du rapport entre les sexes chez l'être parlant, rien ne relève d'un programme établi. On peut le dénier, mais c'est une évidence, c'est le secret de l'humanité, celui que tout le monde sait et que personne n'avoue, voire ne s'avoue. C'est le résultat des témoignages que, depuis plus d'un siècle, la pratique de psychanalyse récolte. Lacan l'épinglait de l'aphorisme *Il n'y a pas de rapport sexuel*. Telle est notre boussole en tant que psychanalystes.

Nous aussi avons un projet : celui de proposer une expérience permettant une écriture qui donne « point d'ancrage de la singularité de jouissance » (5). Ce projet est un choix éthique qui vise ce point de faille pour s'en faire responsable, pour s'orienter dans la vie de la logique du symptôme, à distance des illusions identificatoires.

Il n'a rien en commun avec le neuro-paradigme, qui a peut-être ses vertus dans certains champs, mais qui ne recouvrent pas celui propre à la psychanalyse. C'est ce que nous mettrons à l'épreuve dans la rencontre que sera PIPOL 9 rassemblant des praticiens qui se repèrent de l'orientation lacanienne ou se reconnaissent dans son éthique, bien au-delà de l'Europe.

** Interview publiée en espagnol dans El Psicoanálisis, n° 33, Barcelona, octobre 2018, à l'occasion des 17^{es} Journées de l'ELP: "¿Quieres lo que deseas? Excentricidades del deseo, disrupciones de goce", Barcelone, 24-25 novembre 2018.*

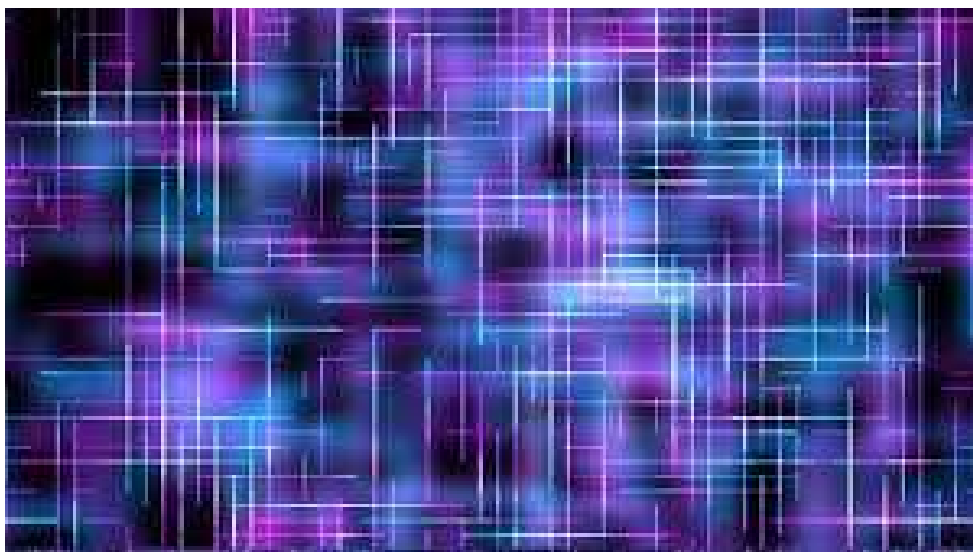
1 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Navarin/Le Champ freudien, 2016, p. 9.

2 : *Ibid.*, p. 11.

3 : Vanderveken Y., « La République et la révolte des désirs », *Lacan Quotidien*, n° 749, 21 novembre 2017, à retrouver [ici](#), citant Miller J.-A., « L'Autre sans l'Autre », *Mental*, n° 30, disponible sur [ecf-echoppe.com](#), [ici](#).

4 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique, op. cit.*, p. 21.

5 : *Ibid.*



Vers PIPOL 9

Lire l'argument ici <https://www.pipol9.eu/largument-du-congres-pipol9/>
Inscrivez-vous là ! <https://www.weezevent.com/pipol-9>
Vers Pipol 9, promenez-vous sur le blog <https://www.pipol9.eu/>

PIPOL 9

5^e Congrès Européen
de Psychanalyse

L'INCONSCIENT ET LE CERVEAU RIEN EN COMMUN

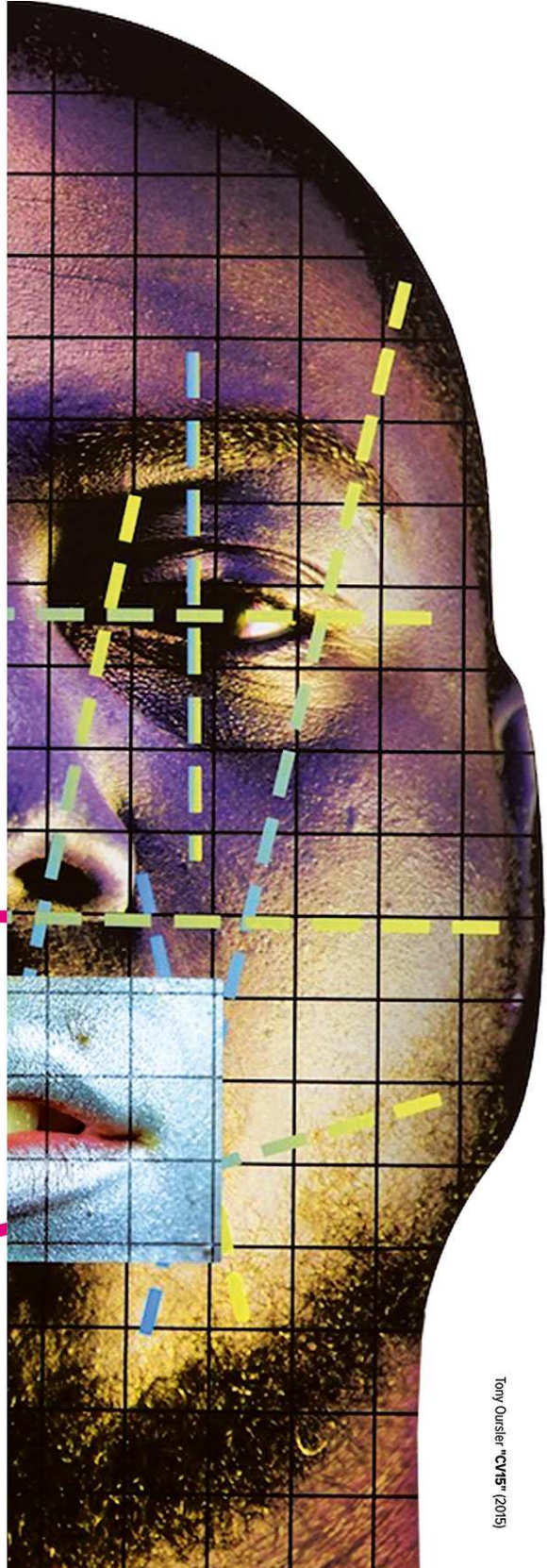
13 – 14 juillet 2019

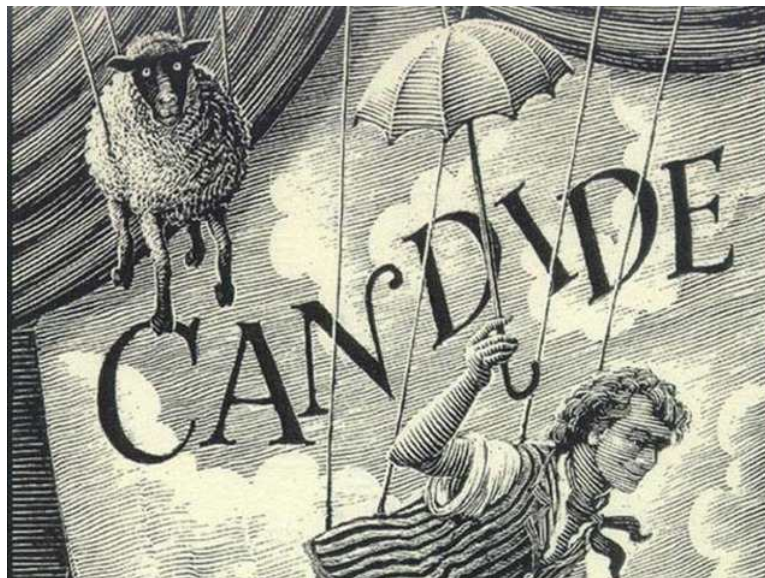
Square Brussels Meeting Centre
Mont des Arts, 1000 Bruxelles

infos@europsychanalyse.eu
www.europsychanalyse.eu
Traductions simultanées en
anglais, espagnol, français, italien



Tony Ourslier "CVIS" (2015)





Candide aux Cordeliers

par Pierre Sidon

Le 29 septembre dernier aux Cordeliers, à l'occasion de l'anniversaire des trente ans de la mort de Jean Delay, a eu lieu un colloque intitulé : « Jean Delay aujourd'hui : Pour une éthique du décroisement entre psychanalyse, psychiatrie et neurosciences ». J'y étais.

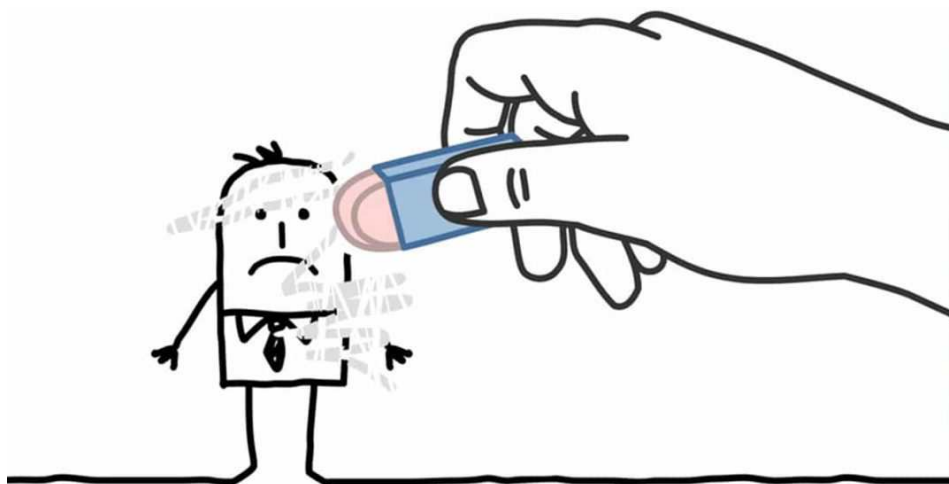
Difficile de me souvenir... mais c'était justement à propos de la mémoire, je crois ! Un vieux monsieur, prix Nobel, un certain Éric Kandel, qui avait été psychiatre, évoqua son grand souci de l'avenir de la psychanalyse. Il avait bien connu la fille d'un célèbre psychanalyste... mais c'était aux États-Unis et c'était Kris. Cherchant l'inscription cérébrale de l'inconscient freudien, il avait, chemin faisant, dit-il, découvert certains mécanismes de la mémoire cognitive et de l'oubli. Selon lui, une seule voie de salut pour la psychanalyse : consentir à s'évaluer scientifiquement et localiser la causalité psychique dans le neurone. En bon conférencier américain, il amusa son public : pour entretenir sa mémoire, avant il nageait, désormais il marche – à cause d'une hormone qui vient des os, expliqua-t-il. C'est surtout ce qui me reste de son propos : il avait voulu nous faire marcher.

Bien que le colloque annonçât un rapprochement des neurosciences et de la psychanalyse, deux neuroscientifiques intervenaient à sa suite. Le premier, Raphaël Gaillard, regard glacé, responsable de la psychiatrie universitaire dans un CHU parisien, expérimente sur des souris kétaminées qu'il compare, paraît-il, à des humains schizophrènes. Ses théories complexes sur la conscience des rongeurs et la suppression des souvenirs s'appliqueraient à l'homme. Comme il a publié avec Stanislas Dehaene, qui préside le Conseil Scientifique de l'Éducation Nationale, il m'a fait un peu peur. Certes, il n'a pas dit que les humains sous kétamine ressemblent à des souris, mais j'ai réprimé une image horrible : nos enfants traités en rats de laboratoire. Le second, John-Dylan Haynes, plus chaleureux, a interagi avec le public, mais pas pour rire – il n'est pas américain – : il s'est étonné qu'une bonne moitié de l'assistance (à l'instar du grand public, note-t-il) ne croie pas à l'inscription cérébrale de l'esprit et qu'on puisse encore être dualiste. Il lit dans nos pensées à l'aide de l'IRM et espère, dans vingt ans, en savoir assez sur le libre-arbitre pour contrecarrer « 2500 ans de philosophie ».

J'ai enfin respiré à nouveau grâce à Catherine Malabou, philosophe, qui distingue la trace psychique et la lettre de la trace neuronale : « les arrangements neuronaux ne sont pas une grammaire : on ne décrypte pas l'histoire d'un individu dans ces structures visibles ». Elle a cité François Ansermet et Pierre Magistretti dont les noms ont résonné toute la journée, et aussi Lacan, avant de conclure lapidairement : « Est-ce que l'inconscient n'est pas devenu ce que Freud craignait : le non-conscient ? » Pertinent !

On a entendu ensuite un professeur de psychologie, Olivier Houdé, comparer l'apprentissage à « la psychothérapie » en utilisant la métaphore – mais en était-ce vraiment une ? – des réseaux neuronaux.

L'intervention du philosophe Denis Forest, qui se présente comme épistémologue, m'a davantage intéressé, mais, curieusement, j'ai dû me référer à son livre paru en 2014, *Neurosepticisme*, car j'ai oublié ses propos. De plus, j'ai fait un lapsus *scriptae* : « neurosecticisme » ! C'est drôle car ce sont des adversaires de la psychanalyse qui, d'ordinaire, utilisent le terme de secte pour la dénigrer et pointer son absence de scientificité. Si le mot est compliqué, la démarche est plus simple : recenser les objections aux neurosciences et y répondre. Par exemple, il présente la critique de la méthode par inférence qui relierait une région du cerveau à une tâche alors que rien ne démontre que ce soit la seule condition nécessaire – c'est d'ailleurs l'argument même que Lacan faisait valoir dans ses « Propos sur la causalité psychique ». Malheureusement, Forest ne fait jamais référence à Lacan, pas plus qu'à la psychanalyse. C'est d'autant plus préjudiciable qu'il présentait une conception d'allure jacksonienne dans son introduction : « Il ne s'agit pas de remplacer des entités de haut niveau [...] par des entités de bas niveau [...] mais de décrire des agencements entre entités, entre entités et activités, entre niveaux différents... » Je lis ensuite dans la liste de ses travaux publiés un article sur Jackson en 1998. Quel dommage qu'il n'ait pas lu Lacan !



Reste que, pour répondre à la critique de l'inférence, il se contente de relativiser : l'imagerie est « un outil parmi d'autres ». Il plaide pour que « des enquêtes indépendantes se prêtent un appui mutuel. » Il entraîne ensuite l'adhésion du lecteur : « au fond, pourrait-on penser, on n'a guère besoin de savoir quelle région du cerveau s'allume lorsqu'on se remémore ses vacances... » et : « certains philosophes estiment même que, de toute façon, il est erroné de traiter le cerveau comme un sujet... » Oui mais, rétorque-t-il, ce sont là

« récusations » trop « extrêmes » qui évoquent une « erreur de catégorie » (Wittgenstein) alors que « enquêter sur le cerveau, c'est enquêter sur ce qui confère aux individus les capacités qui sont les leurs ». En effet, « Lorsque les neurosciences cognitives enquêtent sur les relations entre le langage et des facultés d'une autre nature, sur les relations entre la mémoire et l'imagination du futur, elles nous engagent sur la voie de découvertes possibles touchant à la manière dont notre esprit fait ce qu'il fait. Elles répondent à des questions supplémentaires et, sans elles, on ne peut qu'ignorer la réponse. » De même, à ceux qui refusent de réduire le corps à son cerveau, il répond : « Si nous nous retrouvons dans notre corps comme en nous-mêmes, c'est pourtant en enquêtant sur le cerveau que nous pouvons comprendre comment une telle chose est possible. » Ses réponses tiennent davantage à une énonciation volontairement apaisante – par opposition aux « polémiques » – qu'à une argumentation : « ce livre [...] idéalise moins les neurosciences que la plupart des études épistémologiques qui leur sont aujourd'hui consacrées ». Il ne veut pas « abandonner la critique à des auteurs intéressés par la seule polémique. » D'où la hauteur de vue et l'impartialité qu'il vise : en rendant « justice aux neurosciences cognitives à travers la pluralité irréductible d'interrogations légitimes qu'elles suscitent », il entend se situer au-dessus de la mêlée. Cette position s'inscrit dans l'esprit des organisateurs du colloque puisqu'Yves Sarfati annonçait viser « une collusion qui serait heuristique » entre « une pratique d'intersubjectivité d'un côté et le cerveau de l'autre ». Est-ce pour cela que dans la série des neuro-disciplines que Forest cite avec une ironie gourmande – neuroéthique, neuroéconomie, neurodroit, neuropsychanalyse, neuromarketing, neurothéologie –, il omet la neurophilosophie ?

J'ai filé déjeuner avant l'intervention de Falissard qui, selon des amis, malgré ses efforts pour mesurer quantitativement les effets de la psychanalyse, ne serait pas pour un « rapprochement » entre la psychanalyse et les neurosciences. C'est un indépendant.



Au déjeuner, j'ai consulté le livre de Catherine Malabou, *Les nouveaux blessés*, surpris de ne pas y retrouver le discours au scalpel qui m'avait séduit : elle semblait vouloir rabattre le trauma psychique sur le trauma cérébral, y trouvant « d'incontestables similitudes ». Sa notice Wikipédia indique qu'elle aussi a été, à l'époque, inspirée par Kandel : « Il est pour moi désormais incontestable que la structure et les opérations cérébrales, loin d'être les supports organiques eux-mêmes sans la lueur de nos lumières, sont la seule raison des processus de cognition et de pensée, et qu'il n'y a pas lieu de séparer esprit et dispositions cérébrales. » Bouleversée par l'Alzheimer qui a touché sa grand-mère, elle avait réorienté « neurobiologiquement » ses recherches philosophiques. Son projet était d'« engager une redéfinition de la psyché » et « une refonte théorique totale de la psychopathologie » car l'avenir de la philosophie et celui de la psychanalyse étaient menacés par leur « retard sur le psychisme et l'esprit ». J'imagine là une raison de l'avoir invitée, bien qu'elle ait depuis retravaillé la question.

Après le déjeuner, Yves Sarfati, professeur de psychiatrie, à propos de l'organisation du colloque, a témoigné de sa vocation et de ses origines. Il a d'abord déclenché l'hilarité : « Je suis juif de père et psychanalyste... Euh... catholique de mère ». De quoi être un peu perdu en effet : « à l'école on me disait : t'es pas juif... » ; et il a parlé de « bannissement ». L'émotion, la colère perceptible donnaient à son intervention un style qui contrastait avec celui des autres intervenants. Dans un article de 2014 – refusé par une grande revue de psychiatrie américaine, car jugé politiquement incorrect de prôner la psychanalyse, – il affirme sa volonté farouche : l'esprit et le cerveau ont « sûrement quelque chose en commun ». C'est pourquoi il invite les psychanalystes à étudier les neurosciences - selon l'idée de Kandel - mais, devant leur réticence, il enjoint les neuroscientifiques de faire, comme lui, une analyse. C'était sympa ! Il veut décroquer : « c'est éthique », parce qu'il y a, selon Francesco Varela, une « inscription corporelle de l'esprit ». « L'enquête psychanalytique, plaide-t-il, est une enquête scientifique : ce n'est pas une fable » ! Il évoque « l'érection » de Varela « nouée à la chaîne signifiante de Lacan ». Et de conclure, un peu comme John-Dylan Haynes, sur la création d'écoles de traduction » car « la traduction ne rajoute rien ». M'est revenue, à ce moment, une phrase de Suzanne Hommel : « La traduction est impossible : elle se heurte au réel de la *lalangue* ». Sa véhémence et sa division touchantes suscitaient naturellement la sympathie bien que sa harangue des Internes présents dans l'assistance laissât transparaître des points durs - à l'origine de la grandeur de son projet. Sa bibliographie récente traite principalement de neurosciences, en collaboration notamment avec Marie-Christine Hardy-Bayle – dont les prises de position en psychiatrie publiées jadis (dans *Jusqu'où la psychiatrie peut-elle soigner ?*) ne m'avaient pas paru avoir de rapport avec la clinique ni avec la psychanalyse. Il a aussi publié avec Widlöcher qui avait écrit, je crois, à l'époque, qu'il était intimement persuadé que chaque pensée était contenue dans un neurone...

Pierre Marie, psychiatre psychanalyste, a parcouru brillamment l'Histoire pour démontrer « que les concepts sont les concepts » et que la psychanalyse et les neurosciences existent en tant que pratiques expérimentales de toute éternité. Très tranquille, il se voulait rassurant, même lorsqu'il a confié : « J'ai sur mon divan des professeurs de sciences cognitives qui disent publiquement tout le mal qu'ils pensent de la psychanalyse. »

Autre star : Lionel Naccache, neurologue, professeur de médecine, chercheur en sciences cognitives à l'Institut du Cerveau et de la Moëlle épinière, membre du Comité Consultatif d'Éthique. Pour lui, « le dualisme vole en éclats avec la découverte des neuroleptiques » et dès lors que l'on « voit le PTSD (Post Traumatic Stress Disorder) dans le cerveau » comme « l'effet de l'hippocampe sur la dépression ». Je ne l'ai pas entendu discuter de la cause et de l'effet entre ce qu'on voit à l'imagerie et les faits cliniques... Cependant il a été direct : « L'interdisciplinarité c'est très difficile et souvent raté, mais indispensable. » De plus, « on se sert souvent des neurosciences pour en faire des métaphores mais c'est douteux ; par exemple ce qu'on a fait des neurones miroir pour justifier un truc qu'on savait déjà. » Pour finir, il ne croit pas au refoulement freudien. Il a sûrement ses raisons.

Quand John-Dylan Haynes avait demandé qui pensait que les pensées étaient inscrites dans le cerveau, le professeur Cohen, psychiatre à la Pitié-Salpêtrière, avait levé la main. Il croit, quant à lui, que l'inconscient existe mais qu'il est cognitif. Il cite le psychologue Kahneman, prix Nobel d'économie, qui a montré que les acteurs économiques agissent sans rationalité ; il évoque des études démontrant l'existence du refoulement, et même celle de l'inconscient chez les animaux qui résolvent des problèmes en rêvant dans un état de « protoconscience ». Il travaille sur des robots qui aident des enfants. Il évoque aussi le moi-peau et des prothèses de vêtements de compression qui peuvent faire « gagner 6 ans de maturité dans le dessin corporel avec une heure de vêtement par jour. » Un style vif et original !

Alain Vanier clôt la journée par une mise en garde : la neuro-imagerie voudrait faire exister l'idée d'une lésion là où elle manque en psychiatrie par une méthode anatomo-clinique virtuelle. Il cite la neuromania avec Pierre-Marie Lledo et, avec Guenaël Visentini, dit pourquoi la psychanalyse est une science. Il invoque Ansermet et Magistretti à propos des modalités multiples d'articulation entre sciences et psychanalyse. L'exclusion réciproque, modalité la plus fréquente, serait en reflux. Lors du débat conclusif avec Kandel, il refuse enfin le déclin de la psychanalyse aux États-Unis arguant que les analystes new-yorkais, en contrôle avec lui, ont leurs salles d'attente pleines à craquer. On se dit : si seulement il y avait plus d'Alain(s) Vanier(s)...

Finalement deux interventions du public résument bien la journée : l'un pousse un coup de gueule parce qu'il en a assez de tourner en rond avec les limitations de sa théorie et de sa pratique analytique : il attend des neurosciences un renouvellement. La table ronde des intervenants irradie alors de bonheur. Un autre, jeune analysant, estime qu'il n'attend rien des neurosciences et qu'au contraire il ne voit pas d'un bon œil l'intrusion de ces disciplines aux relents managériaux dans les pratiques de parole. Les deux ont été très applaudis.

Je réalise la chance d'avoir pu entendre en une journée la crème de la recherche en neurosciences. Mais prime la relecture de la formidable conférence d'Éric Laurent de 2005 au Québec : « Êtes-vous évaluable ? » qui traite de Kandel et démontre l'impasse des conceptions du langage conçu comme système de traces. Dans son livre *Lost in cognition*, Éric Laurent éclaire les échanges de ce colloque : « la néolangue cognitive universitaire [...] dispose de synonymies, les plus grandes possibles, qui permettent de parvenir à une conversation [...] qui donne l'impression qu'ils parlent entre eux de quelque chose qu'ils ont en commun, alors qu'ils parlent au contraire de choses assez différentes [...] Cette conversation tenue au nom de la science est un pur lien social, un semblant de science. » C'était ça. Mais peut-être pas tant à partir de synonymes qui leur auraient permis de partager un certain réel, qu'autour de faux-amis autorisant une agréable conversation ; la meilleure des conversations dans le meilleur des mondes possibles.

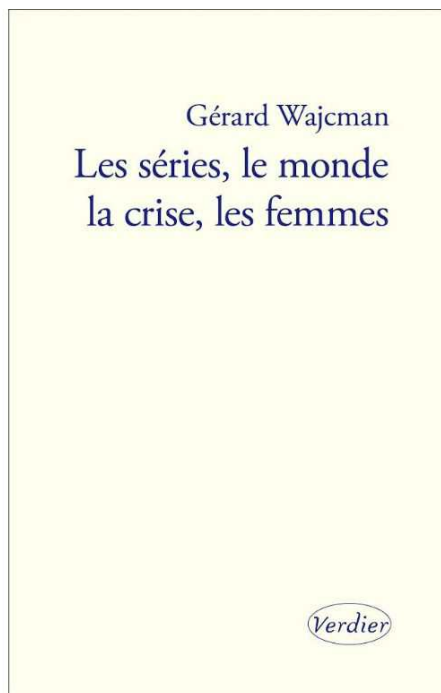
Quant à nous, il faut cultiver notre jardin.



LECTURES

Les séries, la crise, le monde, les femmes de Gérard Wajcman

par France Jaigu



Le livre *Les séries, la crise, le monde, les femmes* (1) est le dernier d'une série dont nous régale Gérard Wajcman, depuis *L'Objet du siècle* (1998), après *Fenêtre, chroniques du regard et de l'intime* (2004) et *L'Oeil absolu* (2010). Dans la lignée de ses travaux, notamment ceux qu'il a consacrés au tableau, cette invention du XV^e siècle, Gérard Wajcman défend ici une thèse d'envergure : la série serait une forme qui procède à l'inverse du tableau. Là où le tableau offre un espace unifié, délimité par le cadre, tel une fenêtre ouverte sur un monde que l'homme habite non plus en simple spectateur, mais bien comme le « maître et possesseur » de la nature après Dieu, la série donne à voir un monde fragmenté, éclaté, en crise.

Si nous sommes encore dans une « civilisation du tableau », il convient donc de prêter bien attention à la forme-série. Si le fait de peindre sur un carré de bois a bouleversé à la fois l'art et la pensée, nul doute qu'à l'aube du XXI^e siècle, l'essor des séries nous regarde. S'appuyant sur la lecture du tableau par Lacan dans son Séminaire XI – « la fonction où le sujet a à se repérer comme tel » (2) –, l'auteur nous livre l'un de ses plus beaux passages ; il note comment, par sa formule, Lacan s'occupe de voir dans le tableau « la marque du regardeur, du sujet ». Ainsi, et « pour aller au vif de l'affaire », G. Wajcman rappelle que la question du tableau concerne celle de la place du sujet dans le monde.

La série, en ce qu'elle nous regarde, nous intéresse donc et intéresse la psychanalyse. Comme le souligne l'auteur, « choisir l'analyse, c'est choisir de vouloir savoir quelque chose de son engagement ». C'est « Proposer au sujet de savoir quelque chose de sa propre schize, soit de ne pas fermer les yeux sur le fait qu'il est dans le monde, et qu'il est regardé. [...] Permettre au sujet de ne pas se laisser bercer de l'illusion qu'il ne peut être qu'un spectateur immobile du monde ».

Si l'invention du tableau a bel et bien bouleversé la narration, unifiant le récit et inaugurant une nouvelle manière pour l'homme de se situer dans le monde en racontant son histoire et rendant possible cette forme littéraire « surgie de la structure intime des sujets » qu'est le roman, nul ne peut contester que la forme-série, devenue florissante dans l'après-coup du 11 septembre, fait bien plus que parler d'un monde en crise. La série, dit G. Wajcman, est symptôme, elle provient de ce réel de la crise, le regarde et nous regarde. Ou, pour le dire dans une formule ramassée dont l'auteur a le secret, les séries sont comme autant de « fenêtres ouvertes sur les symptômes, tous les symptômes, de l'Amérique, des sujets et du temps ».

Un premier exemple ? La série se positionnerait « en regard de la passion moïque qui a saisi aujourd'hui le récit littéraire ». G. Wajcman – et on lui en sait gré, oh combien ! – lit dans « le triomphe de l'autofiction où s'abîme le roman », non seulement un symptôme de la crise, mais l'aveu d'une défaite : « se raconter comme signe d'une impuissance de la littérature à dire le monde ».

Un autre exemple ? La série, déconnectée de l'histoire, donne à voir l'avènement du *no limit* et s'ouvre à des personnages féminins hors du commun auxquels G. Wajcman consacre toute la dernière partie de son ouvrage. Ces « déglingueuses » n'ont rien des femmes « dans l'exaltation de leur liberté » auxquelles le cinéma nous avait habitués. L'auteur les voit comme des femmes *issues de la crise et en crise*. Aussi Carrie Mathison (*Homeland*), Sarah Lund (*The Killing*) ou Stella Gibson (*The Fall*) se seraient-elles naturellement coulées dans la série, forme logique du pas-tout.

Il n'est donc pas nécessaire d'être amateur ou *addict* des séries pour apprécier le livre de G. Wajcman. Comme un clin d'œil, celui-ci s'insère dans une série qu'organise le désir de son auteur, un psychanalyste et théoricien du regard, qui ne renonce pas à saisir son époque. En cela, *Les séries, la crise, le monde, les femmes* est un livre très sérieux. Et, comme le rappelle l'auteur, s'appuyant sur Lacan, *le sérieux, c'est le sériel* (3).

1 : Wajcman G., *Les séries, la crise, le monde, les femmes*, Paris, Verdier, 2018, à retrouver sur ecf-echoppe, [ici](#)

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre X., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p. 93.

3 : Lacan, J., « La troisième », *La Cause freudienne* n° 79, 13 octobre 2011, p. 15 : « Vous n'avez qu'à regarder ma *Télévision*. Je suis un clown. Prenez exemple là-dessus et ne m'imitiez pas ! Le sérieux qui m'anime, c'est la série que vous constituez. Vous ne pouvez à la fois en être et l'être. »



SOIRÉE DE LA BIBLIOTHÈQUE

Gérard Wajcman
sera l'invité de la Bibliothèque de l'ECF
pour une rencontre autour de son livre
Les Séries, le monde, la crise, les femmes

Lundi 3 décembre à 21h
à l'ECF, 1 rue Huysmans, 75006 Paris

Entrée libre. Précipitez-vous !

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI